

L'école des Mines – août 1944
(Témoignage d'Agathe Meunier sur la Libération de l'Ecole des Mines de Paris)

L'École des mines de Paris fut occupée partiellement du 16 septembre 1940 au 20 août 1944 par le service topographique de la photographie aérienne (STABIA) de la Luftwaffe (armée de l'air allemande) dont le quartier général était installé au Palais du Luxembourg . Le bâtiment des laboratoires (aujourd'hui Luxembourg) était utilisé pour le développement des photographies aériennes allemandes tandis que les cours se poursuivent dans le reste des locaux parisiens. Le 20 août, face à l'insurrection parisienne, les Allemands se retranchent dans plusieurs points fortifiés de la Capitale, parmi eux, le Palais du Luxembourg et l'École des Mines. Toute l'École est évacuée de ses élèves et personnels à l'exception du couple de concierges, M et Mme Meunier et de leur fille Agathe, logés au sein de l'établissement. Vous trouverez ci-dessous le témoignage d'Agathe Meunier, qui avait alors 20 ans, transmis à l'École lors d'une visite faite en 2000. Bonne lecture.

« Paris s'est insurgé le 19 août. Des F.F.I (forces françaises de l'intérieur) ont pris des fusils ou des mitrailleuses et ont commencé à vouloir déloger les occupants. Les tanks allemands circulent dans la capitale. Les résistants occupent plusieurs édifices publics. Bien sûr il y a des morts... et dès le lendemain le « général » Jacques Chaban-Delmas et le général nov Choltiz signent une trêve. Par pour longtemps car l'après-midi du 21 août est loin d'être calme. Des coups de feu se répètent très rapprochés, et les tanks circulent sans arrêt sur le Boul Mich' (et sans doute dans toute la capitale).

Quatre jeunes secouristes font la navette le long du Bd agitant un drapeau rouge et transportant un brancard. Des personnes sont parties se promener : drôle de promenade ; elles marchent à la queue-leu-leu, le long des murs, et à chaque coup de feu, se précipitent sous une porte cochère. Des cyclistes circulent également mais abandonnent soudain leurs bicyclettes sur la chaussée pour se mettre à l'abri à l'intérieur des porches. Quelles courses urgentes attirent ainsi ces gens hors de chez eux ? Voilà encore une rafale de mitrailleuse, ... une voiture de pompiers fait raisonner une trompe autoritaire.

Les allemands chez nous, s'installent partout ; à toutes les fenêtres, on peut voir des fusils braqués vers l'extérieur ; ils ont pris jusqu'aux mansardes. Heureusement, ils nous ont laissé notre logement, et papa et moi, grimpés chacun sur un escabeau, nous regardons dehors. Le canon commence à se faire entendre bien près ; la révolte est recommencée, pire que jamais. Pourquoi les américains n'arrivent-ils pas ?

Puis on est venu chercher papa ; nous sommes restés maman et moi, le cœur serré. Quelques heures plus tard, le voilà de retour. Il explique :

- On m'a emmené au Luxembourg et on m'a mis avec plusieurs personnes ; on voulait nous interroger ; personne ne parlait ; ça sentait la peur. Celui qu'on emmenait ne revenait pas... Alors au moment où personne ne me regardait, j'ai ouvert la porte qui donne sur le jardin, je me suis faufilé et je suis revenu par derrière...

24 août : maman nous répète les paroles de l'architecte (des cailloux lancés sur les vitres l'avaient alertée).

- La résistance va attaquer l'école des mines : partez pendant qu'il est temps... ou camouflez-vous bien ! Ce serait parfait si vous restiez pour ouvrir la porte à la résistance...

Il parlait tout bas le nez levé vers nos fenêtres qui sont très hautes. Nous ne pouvons guère aider, les allemands gardent trop bien les portes et nous empêchent d'approcher. Mais nous mettons quelques linges indispensables dans des sacs à provision. Papa va partir d'abord, puis nous le rejoindrons. Voici un soldat arrivé devant notre porte fermée... Nous voilà prisonniers désormais.

L'après-midi se passe dans l'attente mais rien ! A 22h30 le poste « anglais » mis en sourdine nous annonce la libération de Paris !!! Jamais il n'y a eu autant d'Allemands à l'école... Ailleurs peut-être ?

A minuit des coups frappés à notre porte nous éveillent ; ce sont les Allemands : ils nous ordonnent de nous lever, de prendre quelques affaires, ils vont nous conduire ailleurs... Allez vite ! Que faire sinon obéir ? Notre guide nous conduit à travers les balles qui sifflent au 64, dans une pièce entièrement vide et il nous laisse... Le jour se lève ; personne ! Nous retournons chez nous et nous déjeunons.

Mais le capitaine (?) allemand arrive, déclare qu'il y a danger et qu'il faut repartir immédiatement. Sans répliquer, papa charge un matelas sur son épaule et nous le suivons avec couvertures et oreillers. Notre petit chien Mickey nous accompagne. Mais les balles sifflent dans la cour ; les Allemands répondent sans plus s'occuper de nous ! On entend la pétarade des mitrailleuses. Les Français ou Américains tirent du Luxembourg.

Il nous faut donc rester avec les Allemands ? Oh non impossible ! Le calme ne revient pas, aussi papa se dirige vers la cave (un réduit) dans les couloirs. Il force les portes (la clé est chez nous), range caisses, planches... nous transportons le matelas et les oreillers, couvertures. La pièce petite est pleine, nous nous y installons ; il est 10 h 50. Nous restons ainsi jusqu'à 3 h de l'après-midi, dans l'obscurité et l'atmosphère est étouffante ; il n'y a qu'une ouverture : la porte en bois, fermée évidemment.

La fusillade continue ; le bruit du canon se mêle à celui des mitrailleuses et des fusils ; les balles s'aplatissent sur le mur. Les français ? Attaquent par le Luxembourg (derrière) et par le boulevard (devant).

Puis nous avons tendu l'oreille. Pas d'erreur ! Les cloches sonnaient ; elles s'étaient tues depuis l'arrivée des allemands. Nous entendions toujours les fusils mitrailleurs et nous ne savions pas que la 2^e DB était arrivée aux portes de Paris et que ses soldats, aidés des F.F.I, libéraient la capitale !

Une nouvelle accalmie : nous avons envie de voir ce qui se passait, nous n'avions plus de lumière, alors, sans bruit, nous nous sommes dirigés vers la cour arrière. Mickey fut plus rapide que nous et avant que nous puissions l'arrêter il était sorti : « tac, tac, tac ». J'ai bondi dehors. Papa hurlait « reviens, reviens » ; mais j'avais déjà pris mon petit chien dans les bras et je l'ai tendu vers les soldats : « pourquoi, pourquoi ? »

Il y en avait à toutes les fenêtres de l'étage, les fusils braqués sur moi, sans un geste, sidérés par mon apparition.

Dans mon dos c'était aussi le silence dans les jardins du Luxembourg.

Pourtant il devait y avoir des attaquants.

Papa continuait à hurler :

- Agathe, laisse ton chien et reviens.

La pauvre bête avait reçu la décharge en plein corps ; elle me regardait elle aussi sans comprendre, les yeux déjà incertains... Alors je l'ai portée derrière les pierres, à l'abri... et je l'ai abandonnée là, le cœur serré.

Sans courir, j'ai rejoint papa et maman.

Papa nous a de nouveau entraînés à l'abri. J'étais hébétée, abrutie de peine et de fatigue.

À 19 heures, la lumière brusquement revient et nous secoue : nous suffoquons. Nous sortons dans le couloir... et nous voyons les allemands qui commencent à lever les bras !

Nous entendons une voix forte, autoritaire, donner des ordres en allemand. Papa crie, en gesticulant : les français, les français. Je crois devenir folle : au bout du couloir, nous voyons l'homme qui crie en allemand. C'est bien un français, il nous le confirme !

J'attrape maman, papa, je les embrasse, ils m'embrassent... moitié riant, moitié pleurant. Les allemands passent devant nous, jetant leurs armes, les mains derrière la nuque.

Papa crie : il y a d'autres allemands...

Le français déjà vu (le seul encore) crie :

- Où ?

Papa indique la direction mais il y a des couloirs

- Je vais vous conduire ! Et je me précipite.

Papa crie : tu vas de faire tuer !

Mais le jeune français me rassure :

- N'ayez pas peur.

Ai-je-peur ? Je n'en sais rien, je tremble d'émotion et d'énervement et je marche d'un bon pas, près de lui.

- Nous arrivons.

Alors il m'écarte et commence à crier en allemand.

Nous débouchons dans la cour intérieure. Les soldats lèvent les bras aussitôt : il y en a bien une cinquantaine.

- Allez chercher du renfort, vite, me souffle-t-il tout bas.

Pendant que je me précipite vers la cour arrière, je l'entendais donner ses ordres en allemand, avec une voix de chef.

J'appelle : 2 F.F.I de 18-20 ans se présentent : ils n'ont jamais pris de fusil mais ils en ramassent chacun un par terre et me suivent.

Ils gardent les allemands pendant que le jeune officier va seul faire une reconnaissance dans l'école. J'ai bien envie de rire et pourtant je ne suis guère rassurée en voyant la cinquantaine d'allemands, bras en l'air, tenus en respect, par deux gamins qui ne savent pas tenir un fusil... et ils s'en vantent ! Pour s'amuser l'un d'eux tire une balle. Le jeune français revient immédiatement et... il n'est guère content et il le fait bien voir !

Enfin d'autres français viennent nous rejoindre. L'officier donne des ordres que le capitaine ? Allemand répète :

- Prenez seulement vos papiers personnels : identités, photographies, lettres, laissez tout le reste ...

Il dit cela d'une voix nette et ferme ; on le sent à bout lui aussi.

Les allemands obéissent ; un jeune fusilier marin (il en a le béret) les brutalise coup de crosse sur la tête, même coup de pied dans le visage d'un allemand qui voulait récupérer une photo jetée. Il en fait tant que je lui dis d'arrêter.

- Vous n'avez pas honte ? Ils sont prisonniers maintenant... et je me mets à pleurer à bout de fatigue et d'émotion.

- Vous les aimez vous ? Ça vous fait de la peine ? Vous trouvez qu'ils n'ont pas fait assez aux Français ? Ils ont tué toute ma famille !

Certes je comprends la rage et sa satisfaction de les voir vaincus mais je pense à mon frère aîné prisonnier lui aussi. Et une partie de ma si grande joie s'envole.

Enfin nous pouvons sortir, Papa brandit le drapeau français retrouvé et se fait acclamer par les badauds accourus. Les Allemands sortent passant entre les soldats français. Le jeune marin arrache impitoyablement les paquets de ceux qui passent devant lui.

Je suis sortie moi aussi, juste pour entendre un claquement de fusil et un allemand s'est écroulé, touché en pleine fête. Au commandement tous ont stoppé. Aucun espoir. Le coup est parti d'une fenêtre en face : un jeune, paraît-il, qui voulait « son » boche. Les prisonniers sont sacrés m'avait-on appris.

Dans la cour, les F.F.I, les curieux accourus, commencent à ramener les affaires laissées par les prisonniers. D'autres courent déjà dans les couloirs raflant même les lits et les matelas : je n'ai jamais su où les allemands avaient leurs quartiers !

Pour moi j'étais heureuse et écœurée par le comportement de certains.

Cette nuit-là nous avons tous couché dans la cuisine ; nos deux chambres avaient les fenêtres démolies, le sol était jonché de bouts de verres et de plâtre.

Mais qu'importe ! Plus d'Allemands, plus de bruits de bottes.

l'armée Leclerc est à Paris !

(J'avais juste 20 ans).